



interview

MAHI BINEBINE

**«RENDRE
JUSTICE À CES
FEMMES LIBRES,
FORTES
ET FRAGILES»**

Avec son dernier ouvrage, *Rue du Pardon*, l'artiste plasticien et écrivain marocain signe l'histoire d'une jeune chanteuse à Marrakech bravant calomnies et violences. Un récit d'émancipation féminine, en écho au débat actuel sur les libertés individuelles dans le royaume.

propos recueillis par Astrid Krivian

Son grand-père fut le courtisan du pacha El Glaoui, son père celui du roi Hassan II, et lui, plaisante-t-il, l'a «échappé belle», préférant de loin être le courtisan de ses lecteurs. Quand on rencontre Mahi Binebine, on est vite gagné par sa jovialité contagieuse, une parole généreuse où jaillissent éclats de rires constants. Humeur en contraste avec ses œuvres, lui qui trempe sa plume et son pinceau dans les blessures de son pays. Selon lui, l'artiste doit pointer les maux d'une

société, afin d'y insuffler plus de justice. Parmi ses plus célèbres romans, *Les Étoiles de Sidi Moumen* (2010), traduit en 14 langues, retrace le basculement tragique de jeunes originaires d'un bidonville, devenus auteurs des attentats de Casablanca en 2003. Avec le cinéaste Nabil Ayouch, qui a adapté ce récit sur les écrans (le très acclamé *Les Chevaux de Dieu*) en 2012, il fonde des centres culturels au sein de ces quartiers défavorisés, afin de donner à rêver à cette jeunesse démunie et de lutter contre l'obscurantisme.

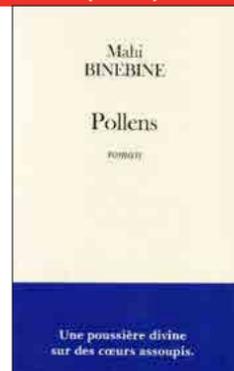
Ses sculptures et peintures, dont certaines font partie de la collection permanente du musée Guggenheim (New York), sont peuplées de personnages souvent ligotés, enfermés. À l'origine de ce geste créateur, l'emprisonnement de son frère Aziz au bagne de Tazmamart pendant dix-huit ans, condamné pour avoir participé à la tentative du coup d'État de Skhirat en 1971 contre Hassan II – lequel avait donc pour courtisan... le père du jeune officier en question. À sa sortie de prison, Aziz n'aura qu'une hâte : étreindre ce père, qui l'a pourtant renié publiquement.

Car cette longue détention dans des conditions effroyables lui a appris une chose : la haine détruit, c'est elle qui a décimé ses compagnons de cellule. Le romancier raconte cet épisode digne d'une tragédie shakespearienne dans son précédent ouvrage, *Le Fou du roi* (2017), coulisses de la cour royale à travers les yeux de son père. Publié au printemps dernier, *Rue du Pardon* nous plonge cette fois-ci dans le Marrakech populaire de son enfance. Entre l'infamie d'un père et les jalousies de son entourage, Hayat («vie» en arabe), jeune chanteuse-danseuse, trouve le salut grâce à la figure tutélaire de la «diva». Cette illustre cheikha va lui enseigner le métier, mais aussi comment braver les hostilités et conquérir sa place dans la société. Avec ce portrait de femmes puissantes, l'auteur incite à changer le regard porté sur ces artistes emblématiques.



bibliographie sélective

- ▶ *Rue du Pardon* (2019)
- ▶ *Le Fou du roi* (2017)
- ▶ *Les Étoiles de Sidi Moumen* (2010)
- ▶ *Pollens* (2001)



AM: Comment cette histoire d'une cheikha, chanteuse populaire des festivités marocaines, est-elle née?

Mahi Binebine: J'ai eu envie de raconter ces femmes exceptionnelles, à la fois aimées et détestées, méprisées et adulées au Maroc. Elles sont invitées aux mariages, aux circoncisions pour animer l'ambiance, mais on ne veut pas qu'elles soient nos sœurs, nos épouses! On est injustes envers elles. Chaque mois, j'organise des fêtes chez moi, et je les invite, elles sont mes amies. Mon identité marocaine se trouve dans leurs chants et leurs danses. Quand je les entends, je vibre, j'ai des frissons. Dans mon atelier, j'écoute La Callas toute la journée, mais dès que je mets les aïta [*chants des cheikhat, ndlr*], j'ai la chair de poule, l'envie de danser, de taper des pieds.

C'est l'une d'entre elles, Tsunami, qui vous a inspiré Hayat, votre héroïne...

Oui, c'est une copine, elle a chanté pour moi au Jour de l'an! Imane, de son vrai nom, est surnommée

Tsunami: lorsqu'elle danse, tous les hommes tombent à terre, comme emportés par une vague [*rires*]! Excepté cette histoire de viol par le père que j'ai inventée, mon roman est en grande partie celui de sa vie. Ces femmes sont parfois perçues comme des prostituées, alors qu'elles sont des artistes accomplies.

Elles sont marginalisées, mais libres, et craintes. Elles ont été des féministes avant l'heure. Dans mon enfance, je les voyais arborer un rouge à lèvres très vif, porter des djellabas moulantes, la cigarette aux lèvres... Elles s'approprièrent la rue, laquelle n'appartenait pas aux hommes. Ces derniers sont hypocrites, car ils aiment les regarder, mais ne veulent pas qu'elles soient de leur famille. Cette complexité de jugement m'intéressait. Elles vivent avec l'interdit, elles osent, véhiculent une certaine sensualité, décomplexent les femmes. À la fois fortes et fragiles, j'ai voulu rendre justice à ces êtres à part.



Le romancier, aux multiples talents, peint et sculpte également. Ici, *Enfermement*, 2014.

Dans le monde rural, autrefois, les cheikhat étaient les poétesses des tribus. Avec la modernité, la présence des colons, le contexte urbain, leur rôle a changé, et elles sont désormais perçues comme des femmes de cabaret aux mœurs légères...

Oui. Alors qu'à travers leur chant, elles ont résisté, se sont dressées contre les dictatures. À Safi, une cheikha est morte en prison parce qu'elle s'était opposée au caïd. Notre société est hypocrite: si vous avez des vices, cachez-les! Faites ce que vous voulez, mais tant que c'est en cachette! Cette hypocrisie autorise à certains ce qu'elle renie à d'autres. Cachez en public cette sensualité, ou cette homosexualité, dont vous jouirez en privé sans souci! Cette duplicité est insoutenable. On essaye de changer les choses, mais une grande partie de la population y est réfractaire, car on leur a mis les textes religieux dans la tête.

Cela fait écho au combat actuel sur les libertés individuelles au Maroc. Avec l'écrivaine Leïla Slimani et l'auteure Sonia Terrab, vous avez porté le manifeste du Collectif 490, publié dans la presse et qui compte désormais 15000 signatures. Le texte appelle les

“ Les hommes sont hypocrites, car ils aiment regarder les cheikhas, mais ils ne veulent pas qu'elles soient de leur famille. Cette complexité de jugement m'intéressait.

gouvernants à ouvrir le débat et à changer les lois liberticides qui criminalisent la vie sexuelle des citoyens (sexualité hors mariage, avortement, etc.).

On a porté ce mouvement et remué ciel et terre, avec le soutien de nos contacts. Nous avons obtenu un premier résultat : la journaliste Hajar Raissouni [condamnée à un an de prison pour avortement illégal et relations sexuelles hors mariage, ndlr] a été graciée par le roi. Ce n'est que le début du combat. Maintenant, il faut changer la loi, notamment l'article 490 du Code pénal [punissant d'une peine d'emprisonnement les relations sexuelles hors mariage, ndlr], obsolète, injuste, qui ne correspond pas à la réalité. Les choses bougent doucement, mais ce n'est pas gagné. On emprisonne encore aujourd'hui des adolescents de 17 ans parce qu'ils ont fait l'amour. C'est horrible. Arrêtons aussi de pénaliser les homosexuels. Laissons les personnes tranquilles avec leur vie sexuelle et intime, et occupons-nous des sujets urgents de notre société, comme la santé, la justice, l'hôpital...

La vie spirituelle est souvent convoquée dans Rue du Pardon, à travers les anges, la transe. La musique des cheikhat est-elle sacrée pour vous ?

Oui. D'ailleurs, leurs chants mêlent le grivois et le sacré. Elles parlent de Dieu, du prophète et de sexe dans la même chanson [rires] ! J'évoque les anges, car ces artistes sont quasiment en transe quand elles dansent. Les tambourins, les crotales font monter le rythme, et elles semblent basculer dans une autre dimension, entrer en lévitation. J'ai tenté de décrire l'inexplicable, quand leur corps devient juste un outil, et que leur âme, leur esprit, est là-haut, dans un autre territoire.

Vous racontez aussi ce Maroc ésotérique, notamment avec le désenchantement de votre héroïne...

C'est une histoire vraie. À 14 ans, Tsunami, une réelle beauté, s'est enfuie de chez ses parents et a intégré un groupe de cheikhat. Dès qu'elle dansait, elle faisait de l'ombre à tout le monde, et notamment à la diva, la danseuse consacrée, la plus ancienne de la troupe. Les autres danseuses voyaient en cela un crime de lèse-majesté. Pour écarter Tsunami, elles l'ont empoisonnée, ce qui lui a fait perdre la raison pendant des années. Au Maroc, on ne dit pas qu'une personne est folle, mais qu'elle est possédée par un djinn. Il faut alors l'exorciser, avec l'aide de marabouts et par diverses pratiques ésotériques.

Pourquoi aborder la question de l'inceste ?

Comme dans moult sociétés, ce fléau est tabou, objet d'un déni. Comme si cela n'existait pas, les gens ne veulent pas le voir... Mais, islam ou pas, il y a des êtres abjects partout ! J'avais aussi envie de montrer la complicité des mères, parfois. Certaines se taisent, s'écrasent, ne veulent pas de scandale, continuent à prier, tandis que leur mari viole leur fille.

Par certains aspects, votre roman s'apparente au conte...

Né à Marrakech, j'ai été nourri aux contes. Captivé, j'écoutais pendant des heures les conteurs de la place Jemaa el-Fna. Cette tradition orale fait partie de notre histoire. Aujourd'hui, l'écrivain couche ses histoires sur du papier, mais il perpétue en quelque sorte l'héritage des *Mille et Une Nuits*.

Votre personnage de Mamyta, la diva, dit en substance qu'un artiste, « même à genoux », reste libre. Est-ce que vous partagez cette idée ?

Absolument. On a essayé d'emprisonner des artistes, mais on n'y parvient jamais, car leur esprit est ailleurs, dans une autre dimension, inaccessible aux dictatures. Le corps et l'esprit sont deux éléments différents. Aujourd'hui, la censure tente toujours de sévir, mais à l'ère d'Internet, ce n'est plus possible. **« La liberté ne se donne pas, elle s'arrache », affirme-t-elle également...**

Personne ne viendra nous donner nos droits, notre liberté à notre place. Il faut les arracher. Même l'air que l'on respire. C'est mon combat. Mes romans racontent ce Maroc qui me fait mal, ces choses qui me touchent, me blessent. Mais je le fais sous une forme poétique et agréable, car je n'aime pas la littérature militante. Toutefois, nous, écrivains du Sud, sommes investis d'une mission donquichottesque de redresseur de torts. Nous essayons de contribuer à instaurer un peu plus de justice dans ce chaos.

Quelle est la particularité pour un romancier de s'imaginer dans la tête d'une femme ?

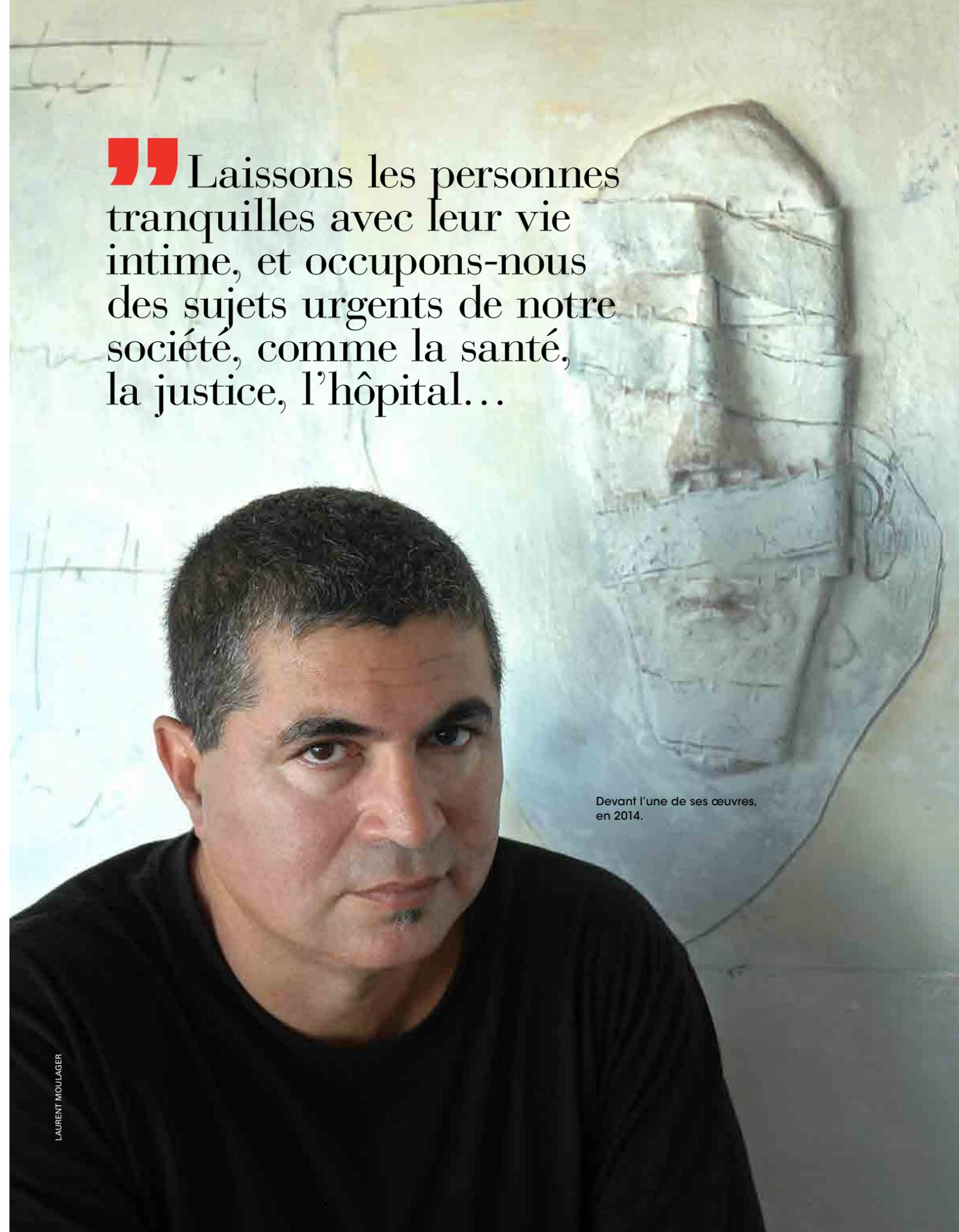
C'est le propre du travail d'écrivain de se glisser dans la peau d'un assassin, d'une personne qui n'est pas de son genre... Mes amies ont trouvé le roman juste, mon personnage crédible. Peut-être que ma part de féminité a ici pris le dessus.

The image shows a collage of digital content related to the 'Collectif 490' movement. At the top left, there's a tweet from 'soniaterab' with 10000 retweets and 490 replies, mentioning a petition. Below it is a screenshot of a Facebook post with a red header 'COMMUNIQUE DES 10000' dated 'Lundi 16 octobre 2019'. The text of the manifesto is partially visible, discussing the need to change laws regarding sexual relations outside of marriage. To the right, there's another tweet from 'soniaterab' with 10000 retweets. At the bottom, there's a red circular logo with the text 'خارجة القانون' (Outside the Law) and a larger text box that reads: 'Nous, citoyennes et citoyens marocains, déclarons que nous sommes hors-la-loi.' The background of the collage is a blurred image of a person's face.

Le manifeste du Collectif 490, qui compte désormais 15000 signatures, dénonce un article du Code pénal punissant d'une peine d'emprisonnement les relations sexuelles hors mariage.

CAPTURES D'ÉCRAN

” Laissons les personnes tranquilles avec leur vie intime, et occupons-nous des sujets urgents de notre société, comme la santé, la justice, l'hôpital...



Devant l'une de ses œuvres, en 2014.

LAURENT MOULAGER

Vous êtes né dans la médina de Marrakech. Entre l'ocre de ses bâtiments, le vert de sa végétation et le bleu Majorelle, vous avez grandi entouré de couleurs. Comment décririez-vous votre ville ?

Je l'ai quittée pendant vingt-trois ans pour vivre à Paris et à New York. Mais quand je suis revenu, en 2002, je me suis demandé pourquoi j'étais parti si longtemps! Je m'y sens tellement bien. Je m'installe à une terrasse de café, et quelqu'un s'assoit à mes côtés, me raconte une histoire et m'offre ainsi un livre avec des personnages romanesques! Presque tous mes ouvrages s'inspirent de ces récits, de ces gens avec lesquels j'ai grandi, au fin fond de la médina. De temps en temps, je retourne marcher par là-bas, et cela me fait toujours beaucoup de bien. J'aime les couleurs de la ville, bien sûr, et la manière dont on les interprète. Les Marrakchis savent que lorsque l'on a planté le minaret au cœur de la Koutoubia, elle a tellement saigné que la ville est devenue rouge! On reste dans le conte, le rêve.

Votre enfance difficile est-elle aussi votre moteur ?

En effet. Je n'ai jamais pleuré sur mon sort. Je suis né dans une famille très modeste de sept enfants, et ma mère, secrétaire, rencontrait de grandes difficultés pour subvenir à nos besoins. J'ai bâti ma carrière à partir de ça. Il ne faut pas se renfermer, mais s'ouvrir et transformer le négatif: je l'avale, je le digère par des canaux de sensibilité et vous le restitue sous forme poétique. Mon frère, enfermé pendant dix-huit ans au bagne de Tazmart, est à l'origine de toute ma peinture.

Vos œuvres, qui évoquent l'enfermement, une vision obscure du monde, de ses maux, contrastent avec votre nature très joviale...

C'est parce que je vous livre tout ce qui ne va pas justement [rires]! Une fois sorti, ce n'est plus en moi.

Les personnages y sont enfermés, ligotés, à l'image du peuple marocain dites-vous, lequel a été muselé, momifié, pendant les années de plomb, sous le règne d'Hassan II...

Oui. Sous son règne, pendant très longtemps, nous avions peur. Dans les cafés, on chuchotait car la délation faisait partie des pratiques. C'était un état policier terrible. Cela n'a pas beaucoup changé, mais maintenant, les gens sont contents, car ça aide à traquer les islamistes! Même si nous n'avons plus peur, la société reste policière. Les choses ont évolué, mais parfois en apparence seulement. Par exemple, quand un journaliste le dérangeait, Hassan II fermait l'organe de presse et jetait l'auteur en prison. Sous cette ère nouvelle, dans la même situation, les entreprises du palais retireraient leur publicité du média en question, ce qui le mettrait à terre financièrement. Ce serait un signal pour les autres publications et annonceurs. Cette méthode est donc plus subtile, mais obéit toujours à la même logique.

Quel rapport entretient l'écrivain avec le plasticien que vous êtes ?

Ils cohabitent en parfaite harmonie. Je m'astreins à une discipline assez militaire. Je me lève à 7 heures, j'écris dans mon

” Je me sens tellement bien à Marrakech. Je m'installe à une terrasse de café, et quelqu'un s'assoit à mes côtés et me raconte une histoire !

bureau jusqu'à midi, puis je déjeune avec mes enfants. Ensuite, je travaille dans mon atelier jusqu'à 19 heures. Évidemment, quand je passe la matinée à écrire sur l'immigration clandestine, je me retrouve l'après-midi à dessiner une barque avec des passagers dessus. Le peintre se nourrit allègrement de l'écrivain.

Abordez-vous différemment une œuvre plastique et un roman ?

Oui. Je traîne la patte quand je dois m'asseoir à mon bureau et je suis content quand j'ai fini un livre. L'écriture est un processus laborieux, difficile, je m'évertue à chercher le mot juste dans les dictionnaires, les encyclopédies... Tandis qu'entrer dans mon atelier est toujours un moment de joie, d'excitation. Car je ne sais pas où je vais. Je vais rencontrer des silhouettes, des personnages, des histoires, sans savoir où ceux-ci vont mener ni quel sera le résultat.

Quels matériaux utilisez-vous ?

Pour la peinture, de la cire d'abeille, des pigments naturels, des minéraux, des végétaux. Pour la sculpture, je vais très souvent en France, en Auvergne, où j'ai découvert une fonderie exceptionnelle. Je m'y installe un moment pour réaliser mes grands projets de plusieurs mètres, car il est très compliqué de déplacer les moules d'un pays à l'autre.

En 2016, vous avez créé le Jardin des arts à Marrakech, situé sur l'avenue Mohamed V.

C'était à l'occasion de la COP 22. J'ai cherché des sponsors et rassemblé 22 artistes afin d'exposer de façon permanente des sculptures monumentales. Étant nommé président d'honneur du programme Marrakech capitale africaine de la culture en 2020 [à l'heure où nous imprimons ces pages, les autorités marocaines ont finalement décidé de déplacer l'événement à Rabat, ndr], je suis en train d'en concevoir un deuxième. Cela va être un événement majeur, nous préparons des choses exceptionnelles, dont

ce jardin de sculptures africaines. J'en rêvais depuis toujours! Il donnera sur la place Jemaa el-Fna. Je démarche actuellement des artistes. Au Maroc, nous regardons vers l'Europe, avec l'impression de nous situer de ce côté. Alors que nous sommes africains, et il faut en être fiers!

Vous retirez-vous souvent dans votre maison d'Essaouira ?

Presque tous les week-ends! Moins pour travailler, même si j'écris aussi là-bas. Je m'y repose vraiment. Je passe mon temps à marcher, bercé par le cri des mouettes, avec ce vent particulier, pénible pour certains, mais que j'aime tant! Je trouve une paix à Essaouira, c'est une ville unique au monde. Depuis mon enfance, je rêve d'y avoir une maison, avec vue sur la mer.

Vous avez été professeur de mathématiques.

Quel est le lien entre les arts et cette discipline scientifique pour vous ?

Les gens ne soupçonnent pas la poésie des mathématiques.

Moi, je la perçois, je l'ai vécue et pratiquée. Cette discipline structure l'esprit. Écrire un roman est quasiment une démarche mathématique, on crée un espace, on y évolue avec les contraintes de la réalité, on part d'un point A pour arriver à un point B. On a aussi le monde des complexes, le roman pouvant s'extraire du réel vers des échappées lyriques, poétiques, sans queue ni tête. Et en peinture, chaque tableau obéit à des lois d'équilibre. Les mathématiques sont présentes partout.

Parlez-nous de vos centres culturels destinés aux jeunes des quartiers défavorisés...

C'est l'affaire de ma vie. En 2003, après les attentats de Casablanca, voyant 14 jeunes originaires de Sidi Moumen [bidonville de la ville, ndr] devenir kamikazes et commettre l'irréparable, j'ai essayé de comprendre ce qu'il s'était passé. J'ai alors écrit le roman *Les Étoiles de Sidi Moumen*, qui a été traduit en

14 langues et adapté au cinéma par Nabil Ayouch en 2012. *Les Chevaux de Dieu* a remporté un franc succès. Avec Nabil, nous avons gagné beaucoup d'argent en parlant de la misère, donc il fallait rendre quelque chose à ces personnes! Nous avons ainsi ouvert un premier centre culturel à Sidi Moumen, qui est équipé d'une salle de cinéma et dispense des cours de musique, de danse, d'informatique, de langues... Tout est gratuit, et l'on peut y accueillir jusqu'à 1 000 enfants. L'expérience a dépassé nos rêves! Il y a une assiduité qui n'existe nulle part, les jeunes sont là tous les jours. Nous avons ensuite cherché des mécènes

pour lancer un deuxième centre à Tanger, Les Étoiles du Détroit, puis un troisième à Agadir, Les Étoiles du Souss. Assoiffés de culture, les gamins s'y précipitent, il faudrait en fait 20 centres par ville! Et c'est le seul moyen de les éloigner de ces mafias pseudo-religieuses qui sévissent dans nos bidonvilles et banlieues, entraînant les gamins à mourir. Nous venons d'inaugurer le quatrième à Fès, Les Étoiles de la Médina. Et le plus impressionnant sera celui de Marrakech, au printemps prochain: un riad de 1 000 m² au sol, une œuvre absolument magnifique!

Quels sont vos soutiens financiers pour ces structures ?

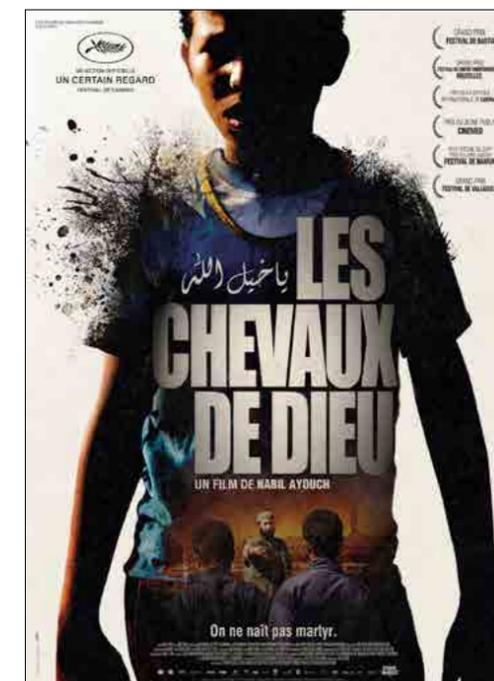
Ils sont plutôt issus du secteur privé. Même si, désormais, l'État constate la qualité de notre travail et commence à nous aider. Mais ni Nabil ni moi ne sommes dans leurs petits papiers [rires]! Car nos œuvres ne sont pas vues d'un bon œil, elles racontent des réalités de notre pays que le pouvoir n'aime pas regarder en face. Mais l'on ne peut pas nous reprocher de faire

ce qu'ils ne font pas: c'est-à-dire démocratiser la culture et donner à rêver aux enfants des quartiers défavorisés. C'est facile de leur dire: «Ne suivez pas les islamistes, qui vous apprennent la culture de la mort», mais il faut leur proposer d'autres perspectives à la place, la culture de la vie. Leur montrer que l'on peut devenir peintre, informaticien, cinéaste... On leur rappelle que Nabil vient de Sarcelles, moi du fin fond de la médina, et qu'aujourd'hui, nous roulons dans une belle voiture! On leur tient un langage qu'ils comprennent, ça les motive.

Vous œuvrez aussi pour la scolarisation des jeunes filles en milieu rural...

Mes sœurs ont ouvert il y a vingt ans un internat de jeunes filles à Marrakech. Hélas, seulement 250 places sont disponibles, donc elles se rendent dans les montagnes pour chercher les filles les plus brillantes. Il leur faut alors convaincre

leurs parents de les autoriser à venir poursuivre leur scolarité en ville, au collège. D'anciennes élèves sont aujourd'hui devenues avocates, médecins... C'est génial! Afin de permettre à l'établissement de fonctionner, on organise chaque année une vente aux enchères de l'une de mes œuvres – ou d'autres artistes. Mais bientôt, elles n'auront plus besoin de ce revenu financier, car elles ont obtenu l'autorisation d'ouvrir des commerces, un bain maure, pour faire vivre le lieu, comme c'est le cas avec les mosquées. On peut arranger ce pays avec un peu de cœur et d'intelligence. ■



Les Étoiles de Sidi Moumen, qui retrace le parcours de jeunes originaires d'un bidonville devenus auteurs des attentats de Casablanca, a été adapté au cinéma par Nabil Ayouch en 2012.